

## LAÏCITÉ : la République abîmée

par **PATRICK KAMENKA**

**L**e 9 décembre dernier, le projet de loi « confortant le respect des principes de la République », qui comporte 51 articles, a été présenté en conseil des ministres, symboliquement le jour du 115<sup>e</sup> anniversaire de la loi de 1905 sur le principe de la laïcité à la française.



Le projet sera examiné par les députés en janvier 2021. Il s'inspire du discours prononcé le 2 octobre aux Mureaux par Emmanuel Macron pour appeler à la lutte « contre les séparatismes » qui, selon les théories officielles, menacent la cohésion nationale. Un concept grandement alimenté par les saillies populistes du ministre de l'Intérieur Darmanin sur l'ensauvagement des banlieues ou sur les rayons communautaires des grandes surfaces. Et par celles du ministre de l'Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, dont la dénonciation de « l'islamo-gauchisme » qui « fait des ravages à l'université », rappelle l'anathème de sinistre mémoire lancé contre les judéo-bolchéviques.

La dernière version du texte gouvernemental, qui vise aussi bien l'école que le statut des associations culturelles, affiche la volonté d'une lutte contre l'islamisme radical. Mais sur le fond, les principes édictés ici ne constituent-ils pas, à la suite de l'ignoble assassinat de l'enseignant Samuel Paty (16 octobre) et des attentats de Nice, un dangereux amalgame en forme de gages donnés à la droite, à l'extrême-droite ? ■■■

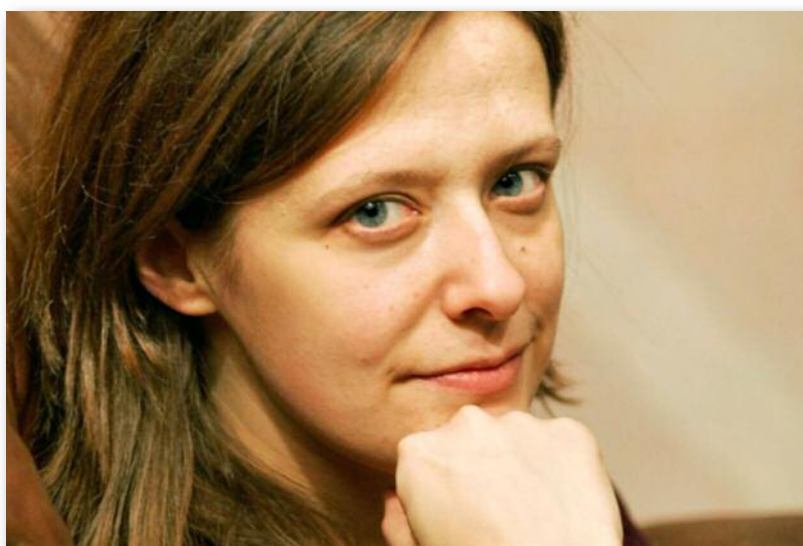
Suite en page 4

## Entretien avec Irène Bonnaud

### IOANNINA, le 25 MARS 1944...

par **KAROLINA WOLFZAHN**

« C'était un samedi »\*, le dernier pour les juifs romaniotes de la ville d'Épire, Ioannina, tous déportés vers Auschwitz... Irène Bonnaud, metteuse en scène, leur rend hommage en écrivant ce spectacle inspiré par la nouvelle Sabethaï Kabilis – du recueil La fin de notre petite ville du grand écrivain grec Dimitris Hadzis [1] – et par l'écrivain Joseph Eliyia, premier militant juif communiste de Ioannina.



Irène Bonnaud, metteuse en scène

Merci, Isabelle, pour ces propos que nous avons échangés pour les lecteurs de la PNM. ■■■ Suite en page 7

## Editorial

### VŒUX

par **BERNARD FREDERICK**

**A** coup sûr, l'année 2020 restera dans l'histoire. Le monde n'avait pas connu, depuis 1918 et la grippe espagnole, pareille pandémie. Le virus Covid 19 a, à ce jour, tué 1 776 374 dans le monde ; 64 381 en France.

Face à un tel fléau, on eut pu croire, on eut pu espérer, que le monde du XXI<sup>e</sup> siècle aurait uni ses forces et ses sciences pour combattre le mal qui l'endeuille, le ruine et précipite des millions de gens dans la misère.

Hélas, les égoïsmes nationaux, les intérêts privés ont encore une fois eu le dessus. Chacun a agi pour soi. Et comme toujours, les riches s'en tirent, comme on dit, quand les petites gens peinent ; quand les pauvres sont encore plus pauvres.

On nous vantait l'Europe. Où est-elle ?

Et la France ? Lors du premier confinement, on a applaudi les soignants. Et après ? On a embauché dans les hôpitaux, les EHPAD ? Rien !

À la tête de l'État la confusion a régné. Elle règne encore. Les masques ne servaient à rien et il n'y en avait pas ; ils sont devenus obligatoires dans certains lieux et recommandés jusque dans les réunions de famille.

On a confiné à toute vitesse, puis déconfiné sans précaution, puis reconfiné, mollement, et quand vous lirez ces lignes, chères lectrices, chers lecteurs, peut-être serons-nous de nouveau confinés.

Alors, quels vœux formuler en ce début 2021 ?

La santé ! À chacune, à chacun, je veux souhaiter ici de bien se porter et, pour ceux qui seraient malades, de guérir vite et bien.

Mais pour que nous nous portions bien, toutes et tous, encore faut-il que l'hôpital se porte bien ; que la médecine soit accessible à tous ; que les conditions de vie et de travail n'épuisent ni les corps ni les esprits.

Alors, formulons le vœu que l'année 2021 ouvre la voie à des changements politiques, à des choix tournés vers le développement humain plutôt que vers les profits capitalistes ; qu'elle favorise, cette année nouvelle, le rassemblement des forces populaires, sans lequel on ne saurait attendre de nouvelles orientations politiques.

Qu'elle vienne enfin cette « union de milliards de gouttelettes » dont parlait notre chère Dora Teitelboim. [1]

À toutes et tous, bonne année !

Bonne année d'espoir ; bonne année de progrès ; bonne année de paix. ■ 31/12/2020

[1] L'anneau de sonnets in Charles Dobzynski, Anthologie de la poésie yiddish



## DISPARITIONS



L'UJRE pleure un ami, un homme libre, un pacifiste. Cet immense violoniste était né à Haïfa, en Palestine mandataire, de parents originaires d'Ukraine. À cinq ans, il avait demandé un violon. La famille s'était cotisée pour lui en offrir un. Arrivé à Paris à onze ans pour étudier le violon, il obtient deux ans plus tard le premier prix du Conservatoire. Il a eu pour maîtres, entre autres, Jacques Thibaud et Georges Enesco. Vite appelé à une carrière internationale – et il détestait le mot carrière – il a été le premier violoniste israélien à se produire en Union soviétique. En 1955. « *Le violon fait partie de moi* », écrit-il dans son autobiographie [1]. De ce violon, il parle admirablement dans un autoportrait diffusé par France Culture en 1975 : « *Je ne joue pas du violon, c'est le violon qui me joue. [...] Vous êtes au fond d'un trou, vous regardez vers le haut, vous voyez le ciel. On voit le ciel à travers un violon.* »

De son enfance, il parle peu. Il évoque, pudiquement, un séjour dans un orphelinat, un soir, sa mère qui cherche du travail

## HOMMAGE À IVRY GITLIS

à Tel-Aviv : « *on a pleuré.* » De ses origines ukrainiennes nous noterons qu'il avait gardé, lui le musicien à l'oreille exercée, lui le polyglotte qui s'exprimait en un français parfait, le mot « *vature* » pour désigner ce moyen de locomotion bien connu du yidichland.

De sa judéité il disait : « *Je suis juif. Juif, c'est juif. C'est tout. Pourquoi chocolater ?* » Il dit aussi « *je suis Israélien [...] Israël c'est un pays à la croisée des chemins qui a connu des guerres depuis toujours* ». Ceux qui, comme lui, sont nés « *entre les deux guerres* » n'ont connu que la guerre. Il se rappelle cette jeune résistante hollandaise qui eut la vie sauve à Auschwitz parce qu'elle jouait du violon.

La Résistance, un mot qui lui tenait à cœur, nous dit son ami Michel Strauss, qui lui fit rencontrer des amis de la MOI et de l'UJRE. Ivry leur conta avec humour, ce soir-là, sa participation avec d'autres musiciens au « *coup de poing* », en mai 68, au Conservatoire de Paris... Madeleine Radzynski, présente, se souvient : « *On peut être un musicien prestigieux et s'intéresser aux problèmes du monde.* » Il avait aussi accepté de grand cœur de venir au 14... Un projet qu'il n'a pas eu le temps de concrétiser.

La guerre, pour lui, c'est l'horreur. « *Quand je pense à l'enfance, c'est la guerre* ». À y penser, ce sage devient enragé. Les mots lui manquent pour dire son horreur de la

guerre. « *Je déteste la guerre, je déteste le nationalisme, j'abhorre...* » Cet esprit libre, infiniment libre, ce conteur né, volontiers charmeur, prit plaisir à faire connaître le violon, à susciter des vocations. Tout le désignait aussi pour faire de lui un ambassadeur de bonne volonté de l'Unesco. C'est un homme de paix qui nous quitte. ■

N. Mokobodzki

[1] On peut retrouver Ivry Gitlis dans son livre autobiographique, *L'Âme et la corde*, Laffont, 1980, rééd. Buchet-Chastel, 2013, 308 p., 20 € et dans [2] l'autoportrait diffusé par France Culture en octobre 1975 (<https://cutt.ly/ujstHL5>). Il a enregistré de nombreux disques dont l'un est évidemment consacré à Paganini, « *violoniste du diable* », enregistré en Pologne en 1967.

## IL S'EN VA, LUI QUI ÉTAIT DE « CEUX QUI RESTENT »

Paul, Pawel, Pinhes Felenbok, né à Varsovie en 1936, est mort le 22 décembre 2020. Nous l'avions accueilli au « 14 », le 30 avril 2011, lors de notre hommage à l'insurrection du ghetto de Varsovie dont il était un survivant. Son bouleversant témoignage avait été suivi par la projection du film de Frédéric Rossif « *Le Temps du ghetto* ». Témoignage que notre ami David Lescot a intégré dans sa pièce « *Ceux qui restent* ». Paul Felenbok, arrivé à Andrézy à l'âge de 10 ans, a grandi dans les maisons d'enfants de la CCE. Affectueuses condoléances à Betty sa femme, à Isabelle et Véronique ses filles, à sa famille et à tous ses proches. ■ PNM



## EN MÉMOIRE DE MAURICE CLING

Maurice Cling a été mon professeur à Nîmes dans les années 50 du siècle dernier. Nous ne nous doutions pas, à l'époque, qu'à l'âge que nous avions alors, il avait été, lui, déporté à Auschwitz. Je l'ai ensuite perdu de vue pendant de nombreuses années. Ce n'est qu'à la suite de la publication de son livre « *Un enfant à Auschwitz* » que je l'ai retrouvé. Depuis lors, je ne manquais pas une occasion d'aller le voir, chaque fois que j'allais à Paris pour les réunions du conseil d'administration des *Amis de Sabeel-France*. D'abord chez lui, près du stade Charléty, avec l'autobus n° 21, puis à la maison de retraite « La maison des

parents » et enfin aux Invalides où il a fini ses jours. J'aurais souhaité qu'il me parle de choses sérieuses, comme la vie au camp. Mais la conversation n'est jamais venue sur ces questions et je n'ai pas voulu lui imposer la souffrance de se remémorer cette période douloureuse de son existence. Il me racontait des blagues. Je garde le souvenir de Maurice Cling à deux époques : le trentenaire que j'ai eu comme professeur à Nîmes et le retraité bien vivant des dernières années. Je n'ai pas eu l'occasion de le vérifier, mais je crois que nous partageons les mêmes engagements. ■

Philippe Daumas

## MAZEL TOV !

Nos plus vives, nos fraternelles félicitations à Rachel Ertel, présidente d'honneur de la Maison de la culture yiddish, qui vient de recevoir le Prix de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre, admirable. Auteur et enseignante, elle a fondé le Centre d'Études Judéo-Américaines qui forme des enseignants, des chercheurs et des traducteurs. C'est toute une vie au service de la langue et de la culture yiddish.



« *Nous sommes les souvenirs qui refusons l'oubli* » titrait-elle récemment. La PNM se fera un plaisir de revenir sur son œuvre dans un prochain numéro. En attendant, on découvrira avec bonheur *Mémoire du yiddish – Transmettre une langue assassinée, Entretiens avec Stéphane Bou* publié en 2019. On pourra aussi l'écouter sur France Culture. ■

Les équipes de l'UJRE et de la PNM

## Communiqués

### L'ANTISÉMITISME NE PASSERA PAS !

Faute, comme l'ont proposé\* l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE) et Mémoire des Résistants Juifs de la Main-d'œuvre Immigrée (MRJ-MOI), d'une autorité administrative indépendante chargée de surveiller, éradiquer et poursuivre les propos haineux, notamment racistes et antisémites sur Internet, des réseaux sociaux se sont fait les porteurs d'injures, menaces et insultes à l'encontre d'April Benayoum qui venait d'obtenir le titre de dauphine de Miss France, au prétexte qu'elle a évoqué la nationalité italo-israélienne de son père. La haine ainsi déversée signe un échec éducatif dont l'origine n'est pas seulement située dans le système scolaire et les programmes d'histoire et de civisme qu'il met en œuvre. Ces propos sont en partie inspirés de l'extrême droite, et pour certains, sont caractéristiques d'une apologie du crime contre l'humanité qu'a constitué le génocide des juifs au cours de la Seconde Guerre mondiale. Le délit qu'ils constituent ne peut être que condamné. Pour une autre part, ils émanent de mouvements qui prennent ainsi une grave responsabilité, bien qu'ils se réclament de la défense des droits des Palestiniens. Car s'il est parfaitement légitime d'agir en faveur de ces droits, ce que nous faisons, dont notamment le droit à un État palestinien souverain avec Jérusalem-Est comme capitale, condi-

## VIE DES ASSOCIATIONS

tion première d'une paix juste et durable, le discours simplificateur qui accompagne parfois cette revendication, et qui fait silence sur les tenants et aboutissants historiques du processus ayant mené à la situation actuelle, ne peut que favoriser les propos de haine que l'on a pu constater.

Le défaut de ce discours est d'ailleurs poussé à l'extrême lorsqu'Houria Boutel-dja, porte-parole du Parti des indigènes de la République, se croit fondée à exiger d'April Benayoum, scandaleusement, qu'elle désavoue publiquement Israël pour pouvoir échapper aux manifestations d'antisémitisme auxquelles elle a été confrontée.

En tout état de cause, rendre tout Israélien coupable a priori, par essence, c'est d'une part négliger l'existence, en Israël même, de mouvements composés d'Israéliens de toutes origines et convictions militant pour une paix juste et durable ; c'est d'autre part implicitement contester la légitimité du droit à l'existence d'un État israélien, pourtant garantie par le droit international.

Tout cela rend encore plus urgentes les mesures suivantes exigées par l'UJRE :

- le renforcement des mesures éducatives et répressives à l'encontre de l'antisémitisme ;
- la création et l'installation d'une autorité administrative indépendante\*, constituée à la manière du Défenseur des droits, chargée de surveiller, éradiquer de sa propre initiative et poursuivre les manifestations d'antisémitisme

et de racisme sur Internet, ces tâches indispensables ne pouvant, contrairement à ce que prévoyait la loi (dite « loi Avia »), soutenue par le gouvernement, mais censurée par le Conseil constitutionnel, être sous-traitées aux organismes privés que sont les réseaux sociaux. ■

30/12/2020

\* cf. [lettre ouverte du 4 juillet 2019 de l'UJRE et de MRJ-MOI au Premier ministre et aux présidents des groupes parlementaires.](#)

## UNE TACTIQUE ÉLECTORALISTE INACCEPTABLE !

Le président de la République, dans un L'entretien donné à l'Express le 17 décembre 2020, s'il condamne dans un propos général l'antisémitisme et le racisme, tente de rééditer la tentative réussie par Sarkozy de faire porter le débat politique sur le thème de l'identité nationale afin de rallier à lui une partie de l'électorat lepeniste. Dans ce but, il n'hésite pas à mobiliser les figures de Pétain et Maurras, dont la pensée et l'action furent éminemment réactionnaires et antisémites. L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE), face à l'ensemble de ces données, continuera d'exiger des pouvoirs publics des mesures autant éducatives, portant notamment sur les responsabilités des personnalités publiques pendant l'occupation nazie, que répressives pour lutter contre les haines antisémites et racistes. ■ 03/01/2021

## LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yidich, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, PNH depuis 1982 : mensuelle en français, PNM éditée par l'UJRE

N° de commission paritaire 062 4 G 89897

Directeur de la publication  
Henri Blotnik

Rédacteur en chef  
Bernard Frederick

Administration - Abonnements  
Secrétaire de rédaction  
Tauba Alman

Rédaction - Administration  
14, rue de Paradis  
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Courriel : [lapnm@orange.fr](mailto:lapnm@orange.fr)

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>  
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :  
6 mois 30 euros  
1 an 60 euros  
Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL  
5 Rue Guy Môquet ARGENTEUIL

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE  
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom .....

Adresse .....

Téléphone .....

Courriel .....



**Donald Trump et Joe Biden: « blanc bonnet et bonnet blanc » ?**

ISRAËL

## ISRAËL / ÉTATS-UNIS : disputes dans un vieux couple

par Dominique Vidal\*

Dans la campagne pour l'élection présidentielle de 1969, le candidat communiste Jacques Duclos remit au goût du jour – pour dénoncer la convergence de vues des deux candidats du second tour, Georges Pompidou et Alain Poher – l'expression « *bonnet blanc et blanc bonnet* ». On en a depuis usé et abusé. Certains la reprennent pour Donald Trump et Joe Biden. Même appliquée au Moyen-Orient, elle n'aide guère à comprendre l'évolution de la relation complexe entre les États-Unis et Israël.

**Contrairement à une idée reçue, Washington n'a pas toujours fait figure d'allié stratégique de Tel-Aviv:**

- durant le conflit de 1947-1949, guerre d'indépendance pour les Israéliens, et Nakba [1] pour les Palestiniens, le coup de pouce décisif, diplomatique, démographique et militaire vient de Moscou via Prague. « *Les armes tchèques ont sauvé le pays [...]. Elles constituèrent l'aide la plus importante que nous ayons obtenue. Je doute fort que, sans elles, nous ayons pu survivre les premiers mois* », reconnaît David Ben Gourion vingt ans plus tard ;

- lors de la guerre de 1956, Dwight Eisenhower intervient, après Nikita Krouchtchev, pour mettre fin à l'agression israélo-franco-britannique contre l'Égypte de Gamal Abdel Nasser ;

- bref, jusqu'à mai 1967, Paris est la capitale la plus proche de Tel-Aviv, au point d'aider cette dernière à se doter de la bombe A, puis H.

La condamnation par de Gaulle de la guerre préventive des Six-Jours, suivie du quadruplement du territoire israélien, rebat les cartes. Tel-Aviv se rapproche de Washington, et d'abord pour se procurer les armes bloquées par la France. Quant à l'Amérique, elle a besoin d'alliés fiables – Israël, le Shah d'Iran, la famille royale saoudienne – pour « tenir » une région décisive, en premier lieu pour le pétrole.

**Progressivement, l'alliance devient stratégique.**

Diplomatiquement, au Conseil de sécurité, Washington oppose son veto aux résolutions qui critiquent Israël. Financièrement, depuis 1948, l'aide de l'État américain frôle les 150 milliards de dollars. Et les armes *made in USA* ne font jamais défaut.

Mais rien ne confortera mieux l'hégémonie US au Moyen-Orient qu'un « *consensus stratégique* » – formule chère à Zbigniew Brzezinski, conseiller à la sécurité de Jimmy Carter – permettant de rassembler Israël et ses voisins. En 1977, le voyage surprise d'Anouar el-Sadate à Jérusalem et en 1978 le sommet réunissant celui-ci avec Menahem Begin et Carter aboutissent à une première paix séparée. Mais la première Intifada (1987-1991) transforme les Palestiniens en un acteur majeur. Les Américains en tiennent compte : au lendemain de la guerre du Golfe, ils convoquent la conférence de Madrid (1991). Suivent les accords d'Oslo (1993), grâce auxquels Israël engrange en 1994 une seconde paix séparée : avec la Jordanie. Mais, le 5 novembre 1995, Ygal Amir assassine Itzhak Rabin et avec lui le « *processus de paix* », englouti par la seconde Intifada et sa répression : 4 000 morts palestiniens et 1 000 Israéliens.

Ehoud Barak n'est qu'une parenthèse entre Ariel Sharon et Benjamin Netanyahu. Tous trois se moquent du droit international et agissent unilatéra-



Donald Trump et Benjamin Netanyahu

lement : colonisation à marche forcée en dépit des résolutions de l'ONU, construction du mur condamnée par la Cour de justice de La Haye et enfin reconquête militaire de la Cisjordanie et siège de Yasser Arafat malgré le Conseil de sécurité. Washington renonce alors à toute solution de la question palestinienne : engagé dans la guerre contre le terrorisme islamiste, Georges W. Bush ne retient pas le bras de son allié. Et Barack Obama capitule devant Netanyahu.

**Pourtant, la Ligue arabe offrait une normalisation complète des relations avec Israël** s'il se retirait des Territoires et acceptait que s'y crée un État palestinien avec sa capitale à Jérusalem. C'était à Beyrouth le 28 mars 2002 : le même jour, après un épouvantable attentat à Netanya, Sharon lançait l'opération *Rempart*. Israël n'a jamais répondu à cette initiative arabe de paix, relayée par l'*Organisation de la conférence islamique* (57 membres). En coulisses, les Arabes entreprenaient déjà de négocier chacun pour son propre compte... sans exiger un État palestinien. Cette « trahison » n'a rien de nouveau. De la *Grande révolte arabe* (1936-1939) à la *Nakba* (1947-1949), leurs « frères » abandonnent souvent les Palestiniens, voire les tuent, du *Septembre noir* jordanien (1970) au *Tel al-Zaatar* syrien (1976), sans oublier le massacre de Sabra et Chatila par les *Forces libanaises*, sous les yeux des officiers israéliens (1982)...

Parmi les présidents états-uniens, certains, comme George H. W. Bush, tentent de ramener Israël à la table des négociations. D'autres, comme son fils, laissent faire. Barack Obama engage une bataille – « *Les États-Unis, déclare-t-il au Caire, n'acceptent pas la légitimité de la continuation de la colonisation* [2] » – et la perd. Avec Donald Trump, un renversement se produit : dans le couple, c'est Netanyahu qui donne le la. Il obtient la reconnaissance de Jérusalem comme capitale d'Israël et le transfert de l'ambassade US, l'acceptation de l'annexion du Golan et enfin le feu vert à l'annexion de la Vallée du Jourdain et de l'ensemble des colonies, soit la moitié de la Cisjordanie.

Netanyahu insiste auprès de Trump pour qu'il se retire de l'accord sur le nucléaire iranien, durcisse les sanctions et finalement rompe tout dialogue avec Téhéran. Rêvant de reconquérir son leadership régional, le prince-héritier saoudien Mohammed Ben Salman (MBS) pousse également à la roue. Et il incite les dirigeants arabes à « normaliser » avec Tel-Aviv. À chacun son « petit cadeau » : aux Émirats des chasseurs américains F-35 ; à Rabat la reconnaissance de la marocanité du Sahara occidental ; au Soudan le retrait de la liste des États terroris-

tes, etc. Mais comment le « *gardien des deux saintes mosquées* » pourrait-il offrir à Israël la souveraineté sur le troisième lieu saint de l'islam, Al-Aqsa ? Il risquerait de saper sa légitimité et d'alimenter les mouvements révolutionnaires. Tancé par son père, le roi Salman, MBS avoue que, s'il signait avec Israël, il serait « *tué par l'Iran, le Qatar et [son] propre peuple* [3] ».

Les historiens ne savent prédire que... le passé. Une certitude s'impose toutefois : pire que Trump, pour les peuples et la paix, ça paraît impossible. Cependant la prudence s'impose. Ce président *lame-duck* [4], qui ratisse les pénitenciers pour en faire exécuter des prisonniers, ne jouera-t-il pas aussi les Néron, d'ici au 21 janvier 2021, quelque part dans le monde ?

Ou, pour citer *Haaretz*, pratiquera-t-il la politique de la « *terre brûlée* » avec Netanyahu et leurs alliés arabes, désormais orphelins ?

**Après Trump, Biden. Quelle politique concocte-t-il, et notamment au Moyen-Orient ?** Ses déclarations comme celles de la vice-présidente esquissent quelques réponses. Une quasi certitude : Biden entend reprendre la négociation avec Téhéran, afin de rejoindre, quitte à le renégocier, l'accord sur le nucléaire iranien. Ce serait un tournant majeur dans les relations internationales. Il encouragerait, dit-on, la normalisation israélo-arabe en cours, mais se heurte à des pressions bipartisanes contre le « don » du Sahara occidental au Maroc. S'il n'est pas question, certes, de re-transférer l'ambassade à Tel-Aviv, la réouverture du consulat à Jérusalem-Est serait en cours. Plus significatif : la diplomatie américaine considérerait à nouveau les colonies comme « *illégales* » et s'opposerait à toute annexion. Kamala Harris a même proposé aux Palestiniens trois apéritifs à leur goût : la reprise du dialogue, la réouverture de leur mission à Washington et le retour américain au sein de l'UNRWA.

Chat échaudé craint l'eau, même froide. Les présidents démocrates aussi peinent à passer des promesses aux actes, surtout lorsque leur parti fait le grand écart entre sa gauche et sa droite. On prêtait à Biden, il y a une trentaine d'années, cette déclaration non sourcée : « *Si Israël n'existait pas, les États-Unis devraient l'inventer pour protéger leurs intérêts dans la région.* » Entre-temps, il a servi comme vice-président sous Barack Obama. Entre-temps aussi, les juifs américains ont appris à critiquer aussi bien Netanyahu que Trump – moins de 21 % d'entre eux auraient voté pour lui [5]. Si, malgré tout, Biden n'avait pas changé depuis 1990, resterait à expliquer la panique qui paraît régner parmi les dirigeants israéliens et saoudiens comme chez nombre d'autres potentats arabes. ■ 28/12/2020

[1] Le mot arabe *Nakba* se traduit par « catastrophe », comme le terme de l'hébreu biblique *Shoah*. Là s'arrête la comparaison : une expulsion, même massive, n'est pas une extermination.

[2] *Le Monde*, 5 juin 2009.

[3] 23 octobre 2020.

[4] « Canard boiteux » : toujours en poste, mais son successeur est déjà élu.

[5] Contre 25 % en 2016 (sondages post-électorales de JStreet).  
\* Journaliste et historien, codirecteur avec Bertrand Badie de *L'État du monde 2021. Le Moyen-Orient et le monde*, La Découverte, Paris, 2020.



## LAÏCITÉ : LA RÉPUBLIQUE ABÎMÉE

(Suite de la Une)

... **D**evant les groupes parlementaires, le ministre de l'Intérieur Gérard Darmanin a tenté en vain de dissiper l'ambiguïté du projet, qui selon lui ne « *visait pas des religions ou une religion* », mais entend lutter contre l'« *idéologie* » de l'islamisme radical, « *notre ennemi* » ; sans convaincre les élus de la gauche parlementaire (PCF, FI, PS) pour qui le projet du gouvernement se résume pour l'essentiel à des mesures répressives, à l'exclusion de toute mesure sociale. Comment en effet prétendre vouloir respecter « *les textes fondateurs de la République* », alors que le millefeuille législatif accumule les mesures antidémocratiques et liberticides. Le vote le 24 novembre par les députés de la majorité présidentielle LREM du projet de loi sur « *la sécurité globale* » illustre « *une fuite en avant répressive qui, de la lutte contre le terrorisme à l'état d'urgence sanitaire, indexe la sécurité sur la restriction des libertés* », souligne l'universitaire Vincent Sizaire dans *Le Monde Diplomatique* (décembre 2020).

De quel « *respect des principes démocratiques* » parle-t-on quand des décrets visent à ficher les citoyens, quand la liberté d'expression et celle de la presse sont mises en cause avec l'article 24 de la loi « *sécurité globale* » ? Quand le droit constitutionnel à mani-



fester est menacé ? Quand l'austérité budgétaire vise l'école, la recherche, l'Université, mais aussi les services publics de la santé, de l'énergie (projet Hercule démantelant EDF), des transports (projet de privatisation) ? Quand la culture est cadencée ? Quand en un an, un million de Français sont tombés dans la misère. Quand globalement la France compte dix millions de personnes vivant sous le seuil de la pauvreté ? Quand enfin le projet introduit un nouveau délit « *de mise en danger de la vie d'autrui par diffusion d'informations relatives à la vie privée, familiale ou professionnelle d'une personne* » qui, même si cette « *mise en danger* » n'a été suivie d'aucun effet, sera passible de trois ans de prison et

45 000 euros d'amende ?

Nombre de défenseurs de la laïcité à la française s'insurgent contre le projet de loi de la Macronie qui vient heurter l'esprit de la loi de 1905 et des principes édictés par Aristide Briand et par Jean Jaurès pour qui « *la République doit être laïque et sociale. Elle restera laïque si elle sait rester sociale* ».

Dans une lettre au chef de l'État, Jean Bauberot, sociologue et historien de la laïcité, relève, à propos de ce projet de loi, que « *certaines éléments manifestent une pente dangereuse vers une "sarkozysation"* ». Il ajoute : « *Je rédige donc cette lettre pour vous "supplier" – je reprends le verbe de Briand à ses amis politiques lors de la loi de séparation – de ne pas vous laissez*

par **PATRICK KAMENKA**

ser influencer par le "sarkozisme", et plus largement par la droite, y compris vallsienne ! N'entrez pas dans ce jeu-là, Président : aller de Ricœur à Sarkozy vous tirerait trop vers le bas. » Pour rappel, la loi de 1905 garantit le respect de la liberté de conscience et implique la neutralité de l'État à l'égard des cultes et des croyances. Le fondement du texte réside dans ses deux premiers articles. Le premier consacre la liberté religieuse : « *La République assure la liberté de conscience. Elle garantit le libre exercice des cultes sous les seules restrictions édictées ci-après dans l'intérêt de l'ordre public.* » Le second édicte la règle de laïcité et la séparation entre les Églises et l'État : « *La République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte.* »

Le président de l'Observatoire de la laïcité, Jean-Louis Bianco, accusé à tort de complaisance avec l'islamisme, a dès le départ mis en garde contre les risques encourus à toucher aux fondamentaux de la laïcité « *clé du bien-vivre ensemble* ». Car, selon lui « *quand on brise les processus d'intégration, on crée du conflit là où il n'en existait pas. Chaque mesure injuste fabrique des petits soldats pour ceux qui veulent attaquer la République* » [1]. ■ 24/12/2020

[1] *L'Humanité Dimanche* du 3 décembre 2020

## SOLIDARITÉ AVEC APRIL BENAYOUM ET TOUTES LES VICTIMES DU RACISME !

par **DOMINIQUE VIDAL**

**L**a journée s'annonçait comme une des plus belles de sa vie. Ce samedi soir-là au Puy-du-Fou, deux mois après avoir été élue Miss Provence, April Benayoum rêve de devenir Miss France. Elle arrive à égalité avec Miss Normandie, que le public lui préfère. Consolation : la jeune étudiante en marketing de 21 ans devient première dauphine de Miss France. Pour expliquer sa beauté d'évidence multiculturelle, elle confie : « *J'ai moi-même des origines assez variées : ma mère est serbo-croate et mon père israélo-italien* ». Que n'a-t-elle dit là ! En quelques heures, la voilà noyée sous un déluge de commentaires antisémites évidemment anonymes, plus ignobles les uns que les autres, sur Facebook et Twitter B. Le post ci-dessous – où la haine des juifs se conjugue, comme souvent, avec une frappante dysorthographe – suffit à les résumer tous :



Depuis quand, direz-vous, sommes-nous responsables de ce que sont et font nos parents ? Nul ne sait d'ailleurs rien de ce père. Les rédacteurs de ces horreurs s'en moquent, comme des « *causes* » qu'ils prétendent défendre. S'en prendre aux juifs pour dénoncer la politique israélienne est aveuglement raciste ou provocateur. Qui ignore encore que la droite israélienne instrumentalise les violences antisémites, physiques ou verbales, pour justifier son « *Grand Israël* » afin d'accueillir tous les juifs persécutés ? Pour dessiller les yeux, il suffit de lire les déclarations de certains politiques : ils brandissent ces débordements nauséabonds pour justifier, qui les lois liberticides, qui le soutien à Israël, qui la xénophobie. L'odieux Odoul, provocateur islamophobe bourguignon bien connu, s'est écrié : « *L'immigration massive et l'absence d'assimilation peuvent donc pourrir le concours de Miss France.* » L'ambassade d'Israël condamne « le



déferlement de haine antisémite et antisioniste ».

Gérald Darmanin a ouvert ce bal des hypocrites. « *Profondément choqué* », il bombe le torse : « *Nous ne devons rien laisser passer.* » Et d'assurer que « *les services de police et de gendarmerie sont mobilisés* ». Peut-on lui

demander où et quand ils ont sévi efficacement contre la haine en ligne ? Et s'ils s'attaqueront aussi aux appels à retirer les rayons halal et casher des supermarchés ?

Merci à l'hôte de la place Beauvau de nous rappeler ainsi cette leçon : c'est contre tous les racismes, y compris évidemment l'antisémitisme, qu'il convient de mobiliser. Miser sur la convergence de toutes les victimes et non sur leur concurrence. Admirable de sang-froid, April Benayoum n'a pas dit autre chose : « *Je remercie toutes les personnes qui me soutiennent. Ce n'est pas qu'un combat contre l'antisémitisme, c'est aussi un combat contre toutes les formes d'inégalités.* » ■ 28/12/2020



# 27 JANVIER 1945, L'ARMÉE ROUGE LIBÈRE AUSCHWITZ LES PARCOURS DE MÉMOIRE DU CINÉASTE YONATHAN LEVY

*Vous étiez venus au « 14 » voir Das Kind, le film du jeune cinéaste Yonathan Levy. C'était le 1er juin 2013, bien avant le confinement... Vous serez heureux de retrouver son auteur dans une interview de Patrick Kamenka. Et peut-être souhaitez-vous participer au financement de Museum, le prochain film de Yonathan Levy ? [1] : C'est un film sur la mémoire d'Auschwitz, dont nous célébrons le 27 janvier la libération par l'Armée soviétique en 1945. PNM*

## Entretien avec Yonathan Levy



**Patrick Kamenka :** Comment avez-vous découvert Irma Miko, la merveilleuse héroïne de Das Kind ?

**Yonathan Levy :** Tout est venu de ma rencontre avec son fils, André Miko. Il voulait raconter l'histoire de sa mère. Il avait d'abord pensé en faire un livre. Et c'est finalement grâce à notre rencontre qu'il a choisi d'en faire un film. Irma est née à Czernowitz, aux confins de l'Empire austro-hongrois, en 1914, soit quelques années seulement avant l'effondrement de celui-ci. Et à travers le destin d'Irma, *Das Kind* raconte le destin de cette ville exceptionnelle que l'on appelait la Jérusalem de Bucovine. Il montre comment l'Europe centrale est passée du fascisme au communisme et comment des jeunes en sont venus à participer activement à la Résistance française.

**PK :** Justement, Irma parle du « Travail allemand » accompli par les résistantes de la FTP-MOI. Pouvez-vous commenter cet aspect peu connu de la Résistance ?

**YL :** Après la chute de l'Empire austro-hongrois, lorsque Czernowitz est devenue une ville roumaine, l'allemand est resté la langue de prédilection, particulièrement dans les familles juives comme celle d'Irma, qui vivaient dans le regret de l'Empire. Irma a grandi dans un milieu germanophone. Un précieux atout pour entrer en contact avec des soldats allemands et tenter de les détourner de la guerre. Et donc en plein Paris, Irma se fait passer pour une Alsacienne. Elle se promène avec une amie. Naturellement, elles bavardent et parlent fort pour se faire remarquer. Des soldats allemands, passant par là, les abordent, enchantés de rencontrer des jeunes filles qui parlent leur langue. Le lien se crée et très rapidement, Irma et sa complice en viennent à parler de la guerre, essaient de sonder ces soldats, de voir s'ils sont perméables à leurs idées. La plupart du temps, ça ne prend pas, si bien qu'au bout de quelques rendez-vous, Irma et sa complice laissent tomber. Mais parfois aussi Irma et une dizaine d'autres jeunes filles, toutes juives et germanophones, parviennent à en retourner certains et à les convaincre de déposer des tracts communistes dans les vestiaires de leur caserne pour ébranler le moral de l'armée allemande. Ils fournissent aussi de précieuses informations à la Résistance et même des armes. Il s'en est même fallu de peu qu'ils ne participent à des atten-

tats. L'un d'entre eux, Hans Heisel, que l'on voit dans le film, a fini par désertre et par rejoindre la Résistance puis l'armée de libération.

**PK :** Qu'avez-vous voulu montrer avec le retour de « Das Kind » dans sa ville natale de Czernowitz et sa visite au Théâtre juif de Bucarest ? Paradoxalement n'est-ce pas le signe de l'éradication par les nazis de la culture juive en Europe centrale ?

**YL :** En revenant sur les traces de son passé, Irma vient d'une certaine façon contempler tout ce qui a disparu. Le film confronte ainsi son récit à la réalité du présent. C'est très douloureux mais Irma parvient à surmonter cette douleur et à voir le côté positif dans cette histoire. Les dernières phrases de sa petite-fille, qui parle en son nom, résument bien tout cela : « Aujourd'hui Czernowitz est une ville ukrainienne. On l'appelle Tchernivtsi. Même s'il ne reste plus que 2000 juifs, même si plus personne ne parle l'allemand, et même si la guerre a laissé ici un trou béant dans la mémoire, cette ville sera toujours la mienne. » Oui, un pan entier de la culture juive a totalement disparu mais les nazis n'ont pas réussi à éradiquer complètement cette culture. À preuve la présence des trois générations au cœur du récit et la volonté chez chacune de transmettre cette histoire, ce souvenir, aux générations futures.

**PK :** Vous préparez un nouveau film *Museum*. Pouvez-vous nous dire quel en est le sujet et quand il sera visible ? Et d'ailleurs, visible où ? Au cinéma ? À la télévision ? Sur d'autres supports ?

**YL :** *Museum* est un film documentaire qui montre le camp d'Auschwitz-Birkenau à travers le regard des touristes qui le visitent chaque année. Construit

comme une visite traditionnelle du camp, ce film nous donne l'opportunité d'écouter les réactions et les commentaires des visiteurs, au fur et à mesure qu'ils se confrontent au récit implacable des guides. Venus du monde entier, les visiteurs tiennent des propos parfois maladroits, parfois choquants, intéressants ou émouvants, soulèvent des problématiques liées à ce lieu et ce faisant, nous interrogent sur la place et la fonction qu'Auschwitz occupe aujourd'hui dans notre société contemporaine. Le film montre aussi le défi que représente aujourd'hui encore la compréhension de la Shoah et la perpétuation de sa mémoire. Il devrait sortir dans les salles de cinéma début 2022.

**PK :** En quelques mots, comment pourriez-vous nous décrire votre parcours de cinéaste ?

**YL :** Autodidacte, j'ai commencé très tôt à réaliser des films. Mon court-métrage *Scope Tour Retour* a fait le tour du monde des festivals en 2005, puis j'ai réalisé *Das Kind*, mon premier long-métrage documentaire, à l'âge de 26 ans. Je me suis alors orienté vers la fiction, pensant que je pourrais, là aussi, réaliser les projets qui me tenaient à cœur mais malheureusement, ces projets se sont avérés beaucoup trop ambitieux. Je reprends donc aujourd'hui le

chemin du documentaire, en explorant toujours les thématiques de la mémoire et de la transmission. ■

[1] Pour achever son nouveau film, *Museum*, Yonathan Levy a besoin de réunir la somme de 30 000€. À ce jour, 10 000€ ont pu être collectés. Vous pouvez contribuer à la sortie de ce film en participant à la cagnotte : [cagnotte.me/museum](https://cagnotte.me/museum) <https://cagnotte.me/museum> Tout don supérieur à 100 € sera inscrit au générique. Merci d'avance.



Yonathan Levy

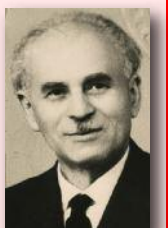


## IL Y A 100 ANS LE CONGRÈS DE TOURS

Il y a cent ans la majorité des délégués du congrès de la SFIO réuni à Tours décidait de l'adhésion de leur parti à la IIIe Internationale, dite *Internationale communiste*. Il en résultait une scission entre ceux qui, avec Léon Blum, voulaient garder « la vieille maison » et ceux qui allaient donner naissance au PCF en 1921 à Marseille.

À Tours, Abram Bronès était le seul immigré juif polonais à participer au congrès. Jeune communiste poursuivi par les sbires de Pilsudski, il venait de quitter la Pologne, sa ville natale de Minsk-Mazowiecki, en compagnie de Hinda Trzebucka, sa compagne. Hinda, elle aussi militante communiste, était la sœur d'Abram Trzebucki, futur résistant de la MOI, guillotiné le 28 août 1941 dans la cour de la prison de la Santé.

Abram Bronès fut longtemps le président de l'Union des sociétés juives de France, un militant de la Kultur Liguè et du PCF, un internationaliste qui apporta son aide aux communistes espagnols durant la dictature franquiste. ■ BF





## LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE G.G. LEMAIRE

## AMOS OZ, AVANT-COUREUR D'UN ROMAN NOUVEAU EN HÉBREU



Amos Oz

De son vrai nom **Amos Klausner** (1939-2018), Amos Oz ne fait pas partie de ces rescapés de la Shoah qui ont fui l'Europe pour relancer le vieux rêve sioniste. Il est né à Jérusalem, neuf ans après que ses parents aient quitté le Vieux continent. Son père, originaire de Vilnius, fut d'abord bibliothécaire puis professeur de littérature. Il participait activement à la vie politique. Sa mère s'était suicidée en 1951. C'était une famille assez peu religieuse. Le jeune Amos était militaire et avait des idées de gauche. À quinze ans, il est allé vivre dans le kibboutz de Houlida. C'est alors qu'il a choisi le pseudonyme de Oz qui signifie « force » en hébreu. Après son service militaire, il a étudié la philosophie et les lettres hébraïques. Il avait commencé par écrire des articles. Il fait paraître ses premières nouvelles au début des années 1960 et achève son premier roman, *Ailleurs peut-être*, en 1966. En France, il a été en 1988 reconnu quand il a reçu le prix Femina. Il a écrit dix-huit romans, plusieurs recueils de nouvelles et des essais dont l'un est autobiographique.

Ce qui l'a le plus préoccupé dans son œuvre, ce n'est pas tant le destin d'Israël ou encore la chronique copieuse de familles à la destinée compliquée mais plutôt ce qui, dans certaines circonstances, peut tisser des liens entre les êtres aux prises avec l'histoire tourmentée de leur pays. Il n'a jamais choisi une posture traditionnelle, sans pour autant adopter une perspective moderniste. Plutôt qu'un moderne acharné, c'est un écrivain qui a voulu se forger une écriture limpide, dépourvue de grands effets de style mais assez dense pour exprimer l'état d'esprit régnant en Israël après la création de l'État. Et souvent, c'est le doute et l'interrogation qui sous-tendent ses livres.

Les éditions Gallimard viennent de publier deux de ses ouvrages. Le premier, intitulé *Jusqu'à la mort* a été publié en 1971. Il contient deux longs récits. J'évoquerai le premier d'entre eux, qui a donné son titre au recueil. Il s'agit de l'histoire de Guillaume de Tournon, riche et puissant seigneur, très pieux, qui emmène une puissante troupe pour partir en croisade. Il traverse la France, passe par Saint-Étienne et par Grenoble. Il croise une troupe de chevaliers teutoniques qui se rendent eux aussi en Terre sainte. Mais on se rend vite compte que le propos de l'auteur n'est pas de donner une image du Moyen-Âge en Europe ni de conter des faits historiques, mais plutôt de mettre en évidence le caractère de ce prince, neurasthénique et renfermé, obsédé par sa haine profonde des juifs. Tout au long du chemin, il va les croiser, comme ce malheureux colporteur qui s'en sort avec une belle peur, et des villageois dont le chef va être dépouillé avant que le malheureux bourg ne soit brûlé. Sa cruauté est sans bornes car il considère que le monde juif sur les terres de France est comme une maladie pernicieuse dont il serait presque impossible de se débarrasser à tout jamais. Le musicien qui l'accompagnait depuis si longtemps, reconnu comme appartenant à la race maudite, se donne la mort avant de connaître une fin sans aucun doute plus atroce. Une fable qui rappelle combien la persécution des juifs a été terrible et qu'elle a pris au cours des siècles des formes effroyables.

Le second de ces textes, *La Colline du Mauvais-Conseil*, a paru pour la première fois en 1976. Sur la colline en question se dressait en 1947 la demeure du haut-commissaire britannique dont Amos Oz a choisi de faire le héros de cette histoire qui se déroule un an avant la déclaration

d'indépendance d'Israël. Rien d'alégorique ou d'elliptique, comme dans la croisade de Guillaume de Tournon, mais trois histoires, qui donnent trois visions de la vie à Jérusalem en cette période critique de la Palestine. L'auteur y a collecté ses souvenirs de cette année décisive où déjà les Juifs combattaient les Anglais pour obtenir l'indépendance promise depuis longtemps et qui ne semblait pas poindre. Mais il n'a pas voulu dresser une fresque de caractère historique ou tout simplement symbolique de cette année-là à Jérusalem. Il a préféré examiner des cas particuliers, qui finissent par donner une image de la mosaïque humaine dont la ville se composait et qui fait valoir toute la complexité de cette population juive venue de l'autre côté de la Méditerranée pour des raisons parfois assez différentes.

*Monsieur Lévy* nous fait connaître Nehemkine, un poète originaire de Vienne et dont le fils unique, Ephraïm, était l'ami du narrateur. C'est à travers son regard qu'on découvre les affrontements entre les jeunes juifs et les soldats britanniques et le climat perpétuel d'insurrection larvée qui régnait dans la ville. Plus que les événements, c'est cette atmosphère et la vie qui en résultait qu'Amos Oz a tenu à nous faire ressentir. Il faut le dire, c'est remarquablement bien broissé. ■

**Amos Oz : *Jusqu'à la mort***, traduit de l'hébreu par Rina Viera, Éd. Gallimard, 2020, 168 p., 9 € – ***La Colline du Mauvais-Conseil***, traduit de l'hébreu par Jacques Pinto, Éd. Gallimard, 2020, 252 p., 10,50 €.



## À lire

## LES RÉMINISCENCES D'UN ÉTÉ SUR LA RIVE D'UN FLEUVE

par FRANÇOIS MATHIEU

Des écrivains des environs de sa ville natale, Czernowitz, la poétesse Rose Ausländer (1901-1988) écrivit : « Des prés sur les rives du Pruth, des hectares de forêts ». Puis dans un poème : « Paisible ville de collines / entourée de forêts de hêtres // Prairies sur les rives du Pruth / trains de bois et nageurs ; ces hêtres qui ont donné son nom à la Bucovine, Buchenland en allemand, « pays des hêtres ».

Long d'un millier de kilomètres, le Pruth prend sa source dans l'Est des Transcarpates en Ukraine et se jette dans le bas-Danube en Roumanie. « Son courant est puissant, y compris en été, il charrie nonchalamment des arbres, des débris de barques et des clôtures », dit de lui Aharon Appelfeld (1932-2018), né près de Czernowitz, la capitale. Mais le fleuve n'est pas que cela. Il est aussi, ici dans *Mon père et ma mère* [1], la source vivante de réminiscences, sujet principal de ce « roman magistral » publié par l'écrivain juif peu de temps avant sa mort. C'est que, jusqu'à l'âge de dix ans et demi, Erwin-Janek Appelfeld – il deviendra Aharon des années plus tard en Israël – a passé chaque

année un mois de l'été en vacances avec ses parents sur une rive du fleuve, peuplée de vacanciers juifs et non-juifs.

Écrire sur soi, c'est faire (re)surgir des images, des souvenirs, pense-t-on couramment. Mais l'écrivain fort de l'écriture d'une quarantaine d'ouvrages sait d'expérience que « l'écriture ne consiste pas à suivre la mémoire à la trace. Une mémoire infallible qui se traduit par des noms de personnes et de lieux, en d'autres termes, par des éléments que le temps n'a pas façonnés, n'est pas un bon matériau pour la création. » Oui, l'écrivain doit avoir des exigences supérieures, celles de la réminiscence qui « puise dans le réservoir des visions qui se sont déposées en vous », car « la réminiscence est un effort assorti d'une grande émotion. » Dit autrement, « l'écriture ne se limite pas à puiser dans les profondeurs de la mémoire des visions d'enfance enfouies. Toutes les épreuves de notre vie doivent s'y adjoindre. Des visions d'enfance isolées ne peuvent bâtir une histoire solide, porteuse de sens. » À ces visions, il faut toujours ajouter « l'expérience et la maturité, qui sont le pain et le sel de l'existence. »

Et, dans les « débris de

[ces] visions » extraites des « abîmes de l'oubli », l'écrivain aperçoit le fleuve « dans son lit bouillonnant et les longues péniches rasant l'eau comme de fines lames », et surtout des hommes et des femmes qui savent « articuler leur pensée », mais aussi « ceux dont l'oralité était pauvre, accidentée, balbutiante ou, au contraire, dont la volubilité était due au malheur ou au désarroi ». Ce faisant, il découvre et fait découvrir « une grande densité humaine », celle que l'on connaît dans tous ses livres.

Qui sont ces vacanciers ? Aharon Appelfeld les révèle au lecteur par petites touches éparses. Il y a là, entre autres, « l'homme à la jambe coupée », un ancien militaire qui distille sa sagesse. Rosa Klein, la liseuse des mains qui, enfant, a appris son savoir auprès de vieilles Tsiganes. Karl Koenig, l'écrivain qui écrit inlassablement sur les juifs. P., l'amoureuse délaissée et plaintive. Et, sans cesse présents, les parents de l'enfant. La mère dont il a hérité « le goût de l'écriture, l'ouverture aux autres, l'émerveillement, la capacité à accepter la réalité sans se plaindre, à donner sans demander pourquoi. » Le père, « un homme sourcilieux », un esthète qu'« une chose qui n'était pas à sa place [...] rendait fou ».

Mais les vacances parcourues par « les

rumeurs sur la guerre qui approchait [...] et rampaient dans les cœurs », s'achèvent. Retournant à l'école, le jeune adolescent va retrouver Piotr, l'ennemi qui le traite de « youpin », et l'oblige ainsi à se battre. Puis, en cet automne 1938, « le sentiment grandissant que ce qui avait été ne serait plus » enveloppa le jeune adolescent « d'une étoffe mélancolique ». La suite d'un drame ainsi annoncé n'est pas dans le présent roman, mais dans *Histoire d'une vie* [2]. Sa mère est tuée au début de la guerre. L'adolescent pris dans le piège du ghetto est deporté dans un camp en Transnistrie d'où, séparé de son père, il s'évade pour trouver refuge dans des forêts de hêtres ukrainiennes auprès de marginaux puis de paysans... à qui il devra taire qu'il est juif. Le 7 juillet 1941, 150 à 160 membres de la communauté juive de Czernowitz étaient fusillés sur la rive droite du Pruth, puis, les six semaines suivantes, entre 3 000 et 5 000 autres juifs du ghetto au même endroit. ■

[1] **Aharon Appelfeld, *Mon père et ma mère***, trad. de l'hébreu par Valérie Zénatti, Éd. de l'Olivier, 300 p., 22 €.

[2] **Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie***, prix Médicis étranger 2004, trad. de l'hébreu par Valérie Zénatti, Éd. de l'Olivier, 2004, et Éd. Points, 2005, 238 p., 19,50 €.



Aharon Appelfeld



**Théâtre**

**Entretien avec Irène Bonnaud**

**IOANNINA, le 25 MARS 1944...**

par **KAROLINA WOLFZAHN**

(Suite de la Une)

**I**rène Bonnaud, après des études de lettres classiques, en France et en Allemagne, traduit des textes du grec ancien et moderne. Elle commence à faire du théâtre amateur et met en scène Heiner Müller au Festival des Subsistances de Lyon. René Gonzalez, directeur du théâtre Vidy de Lausanne, la remarque et produit ses spectacles à Lausanne : *Tracteur* d'Heiner Müller et *Lenz* d'après Georg Büchner. Devenue artiste-associée au Théâtre de Dijon-Bourgogne dirigé par François Chattot, elle met en scène *L'amuseur* de John Osborne, joué auparavant à Londres par Laurence Olivier, puis monte à Paris, au théâtre du Vieux-Colombier, *Fanny* de Pagnol avec la troupe de la Comédie-Française qui la joue pour la première fois.

« *Fanny est en réalité une grande tragédie, généralement réduite à une heure et demie de spectacle. J'ai conservé les trois heures et demie et la vérité du texte. J'ai créé « Soleil couchant » d'Isaac Babel avec un clarinettiste klezmer sur scène, produit par Thionville, joué au TNP de Strasbourg et à Lille. Avec la décentralisation, j'ai promené mes spectacles dans les villages de Bourgogne. Je n'aime pas être cataloguée et j'aime chercher des textes oubliés, célèbres à une époque. »*

La metteuse en scène présente en 2018 son premier spectacle en grec moderne, « *Guerre des paysages* ». Ses amis, Clio Makris, Angeliki Karabela, Dimitris Alexakis ont créé dans le quartier Nord d'Athènes, Kypseli, quartier d'immigrés de toutes origines, un petit lieu culturel, le KET, ancien atelier de réparation de télévision de leur oncle.

« *Ils m'ont proposé un spectacle sur la guerre civile grecque (1946-1949), mélange de témoignages avec sur scène Fotini Banou et deux musiciens. Après ce spectacle j'entreprends une enquête dans l'Épire, à la frontière de l'Albanie, à Ioannina, où toute la communauté juive romaniote, ni ashkénaze ni sépharade, a été déportée par la Wehrmacht le 25 mars 1944 vers Auschwitz. Quelques dizaines seulement survécurent. Leur langue, le judéo-grec [2], n'existe pratiquement plus. La synagogue est toujours là, presque sans juifs. Nous avons rencontré la dernière survivante, Esther Cohen. Et voilà qu'aux élections municipales de 2019, Ioannina a élu le premier maire juif de Grèce, comme l'ont annoncé les journaux du monde entier. »*

La Grèce avait subi pendant la Seconde Guerre mondiale un

génocide particulièrement atroce, éliminant 85 % de la communauté juive, taux comparable à celui de la Pologne.

« *La présence juive, d'après les sites archéologiques, date de trois siècles avant Jésus-Christ. Dans le musée de Ioannina sont affichés des contrats de mariage en grec traduits de l'hébreu. »*

Irène Bonnaud nous parle de cette histoire tragique avec une émotion communicative, passionnée et sincère. Elle nous plonge avec nostalgie dans la beauté de ce pays, de sa musique et sa littérature, de son passé, de ce magnifique monde disparu. « *Qui d'autre que l'écrivain Dimitris Hadzis, militant communiste natif de Ioannina, pour nous rassembler autour de ce récit ?* »

La nouvelle *Sabethai Kabilis* entrecroise les destins de ce notable et de son presque fils adoptif, Joseph Eliyia, intimement liés au sort tragique de Ioannina. Ils ont existé. Par sa chronique, Irène Bonnaud fait entendre leurs voix ainsi que celles des rares survivants.

**Dimitris Hadzis** naît à Ioannina en 1913. Arrêté comme communiste en 1936, il est relégué et torturé dans l'île de Folégandros. En 1947 [3], de retour dans sa ville, il est assigné à résidence sur l'île d'Ikaria. Il s'en évade en 1948 et s'engage dans l'Armée démocratique (communiste). Il apprend que son frère Angélos a été arrêté et exécuté. Après la défaite de la démocratie (1949) Dimitris, condamné à mort, s'exile en Hongrie puis en Allemagne. En 1975, après la chute des colonels, il est gracié et peut revenir dans sa ville où il meurt en 1981. *La fin de notre petite ville*, recueil de nouvelles écrit en exil, est un classique et un chef-d'œuvre de la littérature grecque.

**Joseph Eliyia**, dont Alexakis a fait un protagoniste de sa nouvelle, est né à Ioannina en 1913. Élevé par une mère très pauvre, il est exceptionnellement doué pour les études. Il parle le français, apprend l'hébreu, a une connaissance spectaculaire de la *Torah* et du *Talmud*. Devenu sioniste et communiste, il défend les ouvriers, publie à Athènes dans diverses revues. Incarcéré durant quelques semaines en 1924, il



Déportation des juifs à Ioannina © Bundesarchiv

est contraint de quitter sa ville, et après une longue attente, est nommé professeur de lycée en Macédoine, obligé d'adopter un nom « moins juif ». Il attrape le typhus et la lenteur de l'administration du lycée retarde son entrée à l'hôpital où il meurt à 29 ans. Il laisse des centaines de poèmes, des traductions de l'hébreu en grec, dont les *Psaumes*, une magnifique version du *Cantique des Cantiques*. Une rue principale de Ioannina porte son nom.

Irène Bonnaud a composé son spectacle, *C'était un samedi\**, reporté de décembre à mars du fait de la crise sanitaire, en deux parties : la première est fondée sur l'histoire d'Eliyia. L'actrice **Fotini Banou** est sur scène, entourée de onze statues, œuvres originales de Clio Makris, qui évoquent la communauté juive, les déportés morts. Les statues, qui mesurent à peu près 40 cm. de hauteur, sont dispersées sur le plateau, ombres mobiles sur les murs sous les lumières de Daniel Lévy.

La deuxième partie, plus longue, est la chronique de la déportation de 1944, écrite par Irène sur la base des témoignages. Elle a récolté tout ce qui était possible. Fotini Banou égrené les noms des victimes et les dates, chante *a cappella* des chants religieux juifs grecs sur Abraham, sur Pourim, deux chants judéo-espagnols aux mélodies séfarades très anciennes, qui parlent de déportation vers la Pologne. À Auschwitz, les romaniotes ne parlaient ni ne comprenaient l'allemand et le polonais, ils chantaient sur des succès de l'époque, comme Lili Marlene, leurs propres paroles où ils pouvaient exprimer tous leurs sentiments.

Ce spectacle qu'Isabelle Bonnaud nous a si bien décrit nous a paru bouleversant et beau, d'une sobriété et d'une puissance extraordinaires. Un spectacle hors du commun que nous nous empresserons d'aller voir, en principe en mars\*. ■

[1] **Dimitris Hadzis, *La fin de notre petite ville***, Éd. de l'Aube, La Tour-d'Aigues, 2002, 144 p., 16,50 €.

[2] **Ndlr : Haïm Vidal-Septhiha**, p. 9 du *Cycle des langues juives*, hors-série de la *PNM* n° 257 (mai 2008)

[3] **Ndlr : De 1946 à 1949, la guerre civile grecque** oppose l'armée gouvernementale à l'Armée démocratique. La victoire du gouvernement royaliste causera l'exil des survivants.

\* **Théâtre de la Commune**, Salle des Quatre Chemins, 41 rue Lécuyer, Aubervilliers, ma. 23/03 au ve. 26/03 à 19h30, sa. 27/03 à 18h., résa. 01 48 33 16 16.



**Dos yidich vinkl - דאס יידיש ווינקל**

**Gelt-Shmelt, Tate-Shmate et les autres...**



**D**es mots qui vont par couple, se ressemblent à un son près et produisent ensemble un drôle d'effet... Une particularité du yidich qui a intrigué les linguistes. Il s'agit, pour eux, d'une forme singulière de reduplication : processus familier à tous et à presque toutes les langues, par lequel on forme un nouveau mot en répétant un élément : papa, maman, dodo, doudou... En général, ces mots appartiennent à la langue familière destinée à la petite enfance, à la tendresse. Mais voilà-t-il pas qu'en yidich, c'est tout autre chose. Les couples de mots évoqués dans le titre : *gelt-shmelt*, *tate-shmate*, se classent, eux, dans la שפעט-לישן, *shpet-loshn*, langue de la moquerie et de la dérision selon le concept créé par Noyekh Prilutski, linguiste yidich, directeur du YIVO, né à Berdichev, Ukraine, assassiné par la Gestapo en août 41.

Une tournure, qui, par la répétition et le pastiche, permet de minimiser ou railler... de prendre de la distance, de se moquer... Une forme de défense parmi les nombreuses que nos anciens surent créer pour supporter ou composer avec de dures réalités.

• L'argent, il manquait souvent au foyer... sujet important... pff. *Gelt-shmelt* ! On s'en moque, on le méprise...

• L'amour, souvent déçu ou même inexistant... ליבע-שמייב, *libe-shmibe* ... Bof... ne pas y croire...

On pourrait multiplier les exemples :

• La peur, on l'exorcise : מורא-שמורא, *moyre-shmoyre* !

• Les théories, les rêveurs... prudence ! *Evolutsye -shmevolutsye. Filozof-shmilozof* !

• מגיד-שמגיד, *maged-shmaged* : espèce de prédicateur, va !

Mais d'où est venue cette pratique ? Influence du turc et du slave, pour l'un, mais

on en trouverait déjà trace en ancien yidich occidental, selon l'autre. Ainsi, dans un manuscrit de 1600, trouvé près d'Augsbourg, en Bavière, le copiste reproduit en yidich, en lettres hébraïques, un récit qui parle de Till Eulenspiegel : lorsqu'il est question du « *heylik gayst* » (le Saint-Esprit), il transcrit « *shmeylik gayst* »... Tabou oblige...

Pour Yitskhok Niborski, l'archétype serait le couple *tate-shmate*, deux mots proches, mais au sens différent : où *tate* est le père et *shmate* le chiffon. Expression, qui aurait permis à des épouses d'exprimer colère et déception vis-à-vis d'un mari qui ne savait que leur donner des enfants mais pas de quoi vivre, les laissant courir en haillons, chiffons. Sur ce modèle se seraient formés les autres...

Dans le yidichland, c'était devenu une pratique familière, tant il fallait recourir à l'humour en toute situation. Deux mots répétés, allitérés, auxquels s'ajoutent bien sûr une mimique et un ton expressif... et la magie opérait.

Au XIXe siècle, la tournure traversa l'Atlantique et pénétra l'anglais-américain. Imaginez un émigrant yidichophone lorsqu'il entendait ses enfants parler de « *boytschik* », « *all-reytnik* ». Que disait-il ? *Yenglish - shmenglish* ! Vers 1930, plus besoin d'être juif à New-York pour parler ainsi : *money-shmoney* ; *breakfast-shmeakfast*, *bagel-shmagel*, *Josephine-Shmosephine* ...

Ici, nous devons à Pierre Dac, le délicieux *Shmilblick* ! Pour jouer, il fallait un regard intelligent, acéré, un *blick* (coup d'œil)... ah oui ? *Shmilblick* ! Aujourd'hui, face au virus, à nous ! *Virus-shmirus* ! קארונע-שמאראנע = *korone-shmorone* !

*Lomir zikh trefn in a khoydesh arum oyf undzer yidich-vinkl.*

Retrouvons-nous dans un mois dans notre coin du yidich ■

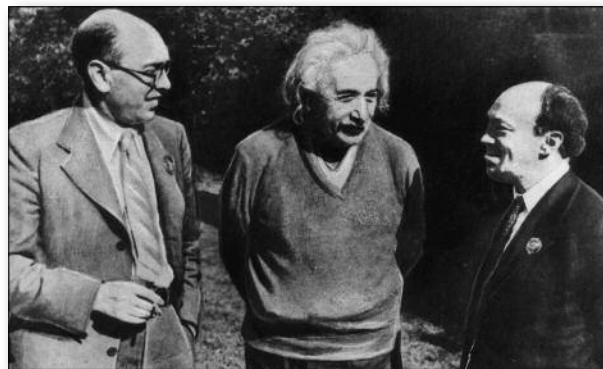
**Regina Fiderer**



## JANVIER 1948. L'ASSASSINAT DE Mikhoëls plonge les juifs soviétiques dans une sombre période

par BERNARD FREDERICK

**L**e 13 janvier 1948, sur ordre direct de Staline, **Solomon Mikhoëls** était assassiné à Minsk en Biélorussie où il était venu rencontrer les actrices et les acteurs du théâtre yidich de la ville. Le crime fut déguisé en accident de la circulation. On retrouva son corps dans une ruelle du centre-ville, près de l'hôtel où il était descendu. À ses côtés se trouvait la dépouille de son accompagnateur, le critique Golubov-Potapov, dont on a appris depuis qu'il était lui-même un agent de la police politique, liquidé probablement parce qu'il en savait trop ou pour donner de la crédibilité à la thèse de « l'accident ».



Itzik Feffer, Albert Einstein et Solomon Mikhoëls 1943

Dans toute l'Union soviétique, l'émotion fut considérable. Mikhoëls était connu de tous, pas seulement des juifs. C'était un géant de la scène, un remarquable acteur et aussi un professeur talentueux. Mais c'était aussi un militant, un communiste qui défendait l'égalité de toutes les nationalités de l'URSS : évacué à Tachkent pendant la guerre, il monta avec sa troupe des pièces d'auteurs ouzbeks. C'était un patriote qui, à la tête du Comité antifasciste juif d'URSS, ira chercher le soutien matériel et moral à sa patrie en guerre auprès des juifs des États-Unis, du Mexique et de la Grande-Bretagne.

Les obsèques de Mikhoëls, le 16 janvier, rassemblèrent à Moscou des dizaines de milliers de personnes de toutes origines. Devant sa dépouille, exposée dans le foyer du Théâtre juif d'État (GOSET) qu'il dirigeait, son ami, le grand poète Peretz Markish lut des vers qui lui étaient consacrés :

שלמה מיכאעלס  
א נר תמיד ביים ארון  
דיין לעצטער אויפטרירט פארן פאלק  
צווישן בראכשטיקער מיט שניי באשאטן.  
נאר — אן דיין וואָרט — אן דיין קול.  
בלויז פאַרקילטער אַטעם

Shloyme Mikhoëls —  
Une flamme éternelle à votre cercueil  
Votre dernière apparition devant votre peuple a  
Eu lieu dans les décombres enneigés.  
Mais, sans voix, aucun mot que vous avez prononcé  
...  
Votre souffle glacé une bulle silencieuse [1] ...

L'assassinat de Solomon Mikhoëls marquait l'ouverture d'une période des plus noires pour les juifs soviétiques. Déjà en octobre 1947, la direction du PCUS avait interdit la publication du *Livre noir* (Чёрная Книга), un recueil de témoignages et de documents rassemblés par les écrivains et anciens correspon-

dants de guerre *Ilya Ehrenbourg* et *Vassili Grossman* sur la destruction des juifs d'URSS par les Allemands et leurs supplétifs locaux [2]. Cette censure, tout à fait étonnante quand on sait le rôle joué par ces deux écrivains dans le soutien au moral des soldats et dans la dénonciation des crimes nazis pendant la guerre, était aussi paradoxale : Staline soutenait alors plus que tout autre la création d'un État d'Israël en Palestine mandataire britannique.

La fille de Solomon, Natalia Vovsi-Mikhoëls, se souvient [3] : « *À la fin de 1947, un événement grave a eu lieu, auquel, par manque de réflexion, nous n'avons pas attaché l'importance voulue. À Moscou, dans le hall du Musée polytechnique, a été célébrée la date anniversaire du « grand-père de la littérature juive » Mendelev Moïcher-Sforim. Mikhoëls a commencé son discours comme suit : "Benyamin, partant à la recherche de la Terre Promise, demande à un paysan rencontré en chemin : Où est la route d'Eretz Yisroel ?". Et tout récemment, de la tribune des Nations Unies, le camarade Gromyko nous a donné une réponse à cette question !* ». Ce fut une ovation. Elle inquiéta même Mikhoëls. Elle inquiéta aussi Staline.

L'acteur était connu à l'étranger, il avait remporté des succès en Allemagne dans les années vingt, en France dans les années trente. Il s'était lié d'amitié à Einstein et à Paul Robeson lors de ses séjours aux États-Unis pendant la guerre. En URSS, c'était la personnalité juive la plus influente.

On le sait, la direction soviétique nourrissait la plus grande méfiance à l'égard de tous ceux qui avaient séjourné en Occident. Des militaires engagés en Espagne aux prisonniers de guerre captifs des Allemands et même aux Soviétiques évadés des camps qui avaient participé à la Résistance en France ou ailleurs en Europe, tous étaient suspectés ; beaucoup furent arrêtés, comme l'un des plus célèbres d'entre eux, le « patron » de l'Orchestre rouge, puissant service de renseignement soviétique en Allemagne, en Belgique et en France pendant la guerre, Léopold Trepper, « Domb » pour la section juive du PCF à la fin des années vingt.

L'assassinat de Mikhoëls fut le point de départ d'une



Membres du Comité antifasciste juif signant un appel à la communauté juive mondiale

immense campagne paranoïaque dite « *chasse aux cosmopolites* » qui toucha tous les juifs de l'URSS : fermeture des bibliothèques, des théâtres dont le GOSET à Moscou, liquidation des journaux et des maisons d'édition yidich, destitution de leurs responsabilités d'intellectuels, ingénieurs ou responsables politiques. Et enfin, le pire : l'arrestation de tous les membres du *Comité antifasciste juif*, au prétexte de « déviations nationalistes » et l'exécution de la plupart d'entre eux le 12 août 1952, dont Solomon Losovski, ancien vice-ministre soviétique des Affaires étrangères et ancien secrétaire du syndicat CGT des casquettiers en France avant 1914 ; les poètes Itzik Fefer, Peretz Markish ; l'écrivain David Bergelson. Puis, en 1953, éclate « *le complot des blouses blanches* » : au

départ neuf puis plusieurs dizaines de praticiens, pour l'essentiel des juifs, sont accusés d'empoisonnement ou de tentative d'assassinat. La mort de Staline, en mars 1953, met heureusement fin à une nouvelle tragédie.

Le 24 août 1941 le poète yidich David Bergelson lança, en yidich, à la radio de Moscou, un vibrant appel aux juifs du monde entier : *Briden un shvester, Ydn fun ganser velt* (Frères et sœurs, juifs du monde entier). Le texte fut reproduit par *Solidarité*, l'organisation clandestine de la section juive du PCF sous le



Benjamin Zuskin et Solomon Mikhoëls en *Badkhnim* - bouffons en yidich - dans *La nuit sur le vieux marché de Y.-L.* Peretz - Robert Falk 1925

titre : « *Le grand meeting de Moscou. Appel à tous les Juifs du monde entier. Il faut lutter contre le fascisme et être un partisan qui ne se rend jamais* ». Un millier de tracts prêts à la distribution fut découvert par la police dans l'atelier de l'imprimeur communiste Rudolph Zeiler, au 118 rue d'Angoulême (aujourd'hui rue Jean-Pierre Timbaud) à Paris dans le XIe, ainsi qu'un cliché destiné au tirage de la publication de *Unzer Vort* (Notre Parole), l'organe de *Solidarité*. Rudolf Zeiler fut fusillé le 19 décembre 1941 au Mont-Valérien. ■

[1] Traduction Hersh Hartman.

[2] La traduction française a paru en France aux Éditions Actes Sud en 1995.

[3] *Mon père Solomon Mikhoëls*, traduit du russe par Erwin Spatz, Les Éditions Noir sur Blanc, Paris 1990.



Moscou, 16 janvier 1948 Adieu à S. Mikhoëls. Au premier rang, la famille et les amis de l'acteur